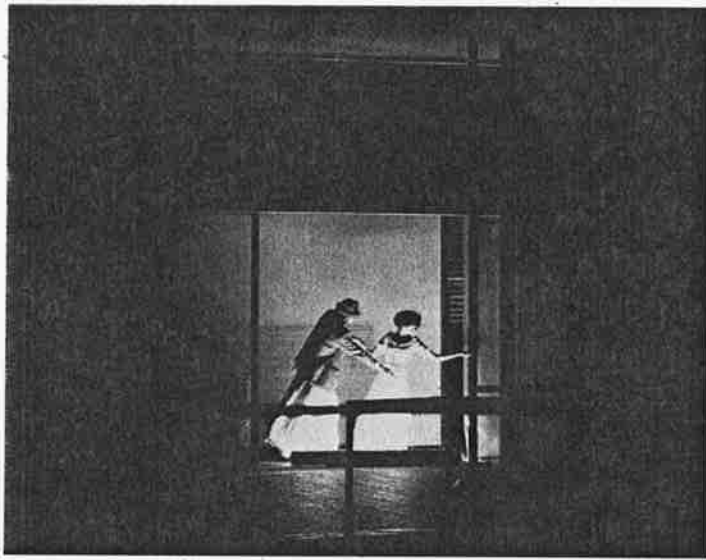


Coda

paroles



© Philippe Dugay

Théâtre du Radeau
François Tanguy

Créé le 15 octobre 2004 au Mans

Théâtre du Radeau
2, rue de la Fonderie
72 000 Le Mans
Tél. 00 33 (0)2 43 24 93 60 / Fax : 00 33 (0)2 43 28 51 62
Mail : radeau@wanadoo.fr

Kafka Fragments narratifs

Traduction Claude David, extrait du chap. Description d'un combat

Edition Gallimard NRF , Manuscrit A, Bibliothèque de La Pléiade, T2, 1980, p 9

Gadda La madone des philosophes

Traduction Jean Paul Manganaro, extrait de la nouvelle **Au théâtre**

Edition Le Seuil-Récits 1993, pp 31-33

Antonin Artaud Cahiers du retour à Paris

, déc. 1946 - janv. 1947

Kafka Fragments narratifs

Traduction Marthe Robert, Edition Gallimard NRF

Bibliothèque de La Pléiade, 1980, pp 134-135

Hölderlin Empédocle sur l'Etna

Traduction Danièle Huillet, Edition Ombres, pp 44-45 ;

Lucrèce De la nature des choses (chant I)

Traduction Bernard Pautrat, Edition Le Livre de Poche, 2002

Hölderlin Poèmes – extrait de Mnemosyne

Traduction André Du Bouchet, Edition Mercure de France, 1986, p 23

Mêlés :

Artaud Histoire vécue d'Artaud-Mômo

Edition Gallimard, 1999, pp 112-115

Dante Le Paradis (chants 13 et 27)

Traduction Jacqueline Risset, Edition GF-Flammarion, 1992

- Est-ce que cela te plaît vraiment tant que cela ? tu aurais bien envie de monter, tu en aurais grande envie, hein ? Alors dis-le, je ne te mordrai pas pour ça. Écoute, si tu crois que tu te sentiras mieux en haut, monte donc simplement, sans délai, sans penser à moi. Quand mon avis - c'est à dire l'avis du premier passant venu, - quand mon avis serait que tu ne tarderas pas à redescendre et qu'il sera très utile alors que quelqu'un soit resté en bas d'une manière ou d'une autre, quelqu'un dont tu ne regarderas pas du tout le visage, mais qui te prendra par le bras, te fera boire du vin dans un café proche pour te soutenir, et te conduira dans sa chambre qui, si misérable soit-elle, a tout de même quelques vitres à mettre entre elle et la nuit, quand cela serait, tu peux provisoirement t'en moquer. La vie est dure pour nous en bas, c'est bien vrai et je pourrai le redire devant qui tu voudras, c'est même une vraie vie de chien, mais pour moi, il n'y a pas de remède ; que je me couche dans ce caniveau et fasse barrage à la pluie ou que je sois en haut à boire du champagne sous un lustre avec ces mêmes lèvres, ça ne fait pas de différence. Au reste, je n'ai même pas le choix entre ces deux possibilités, il ne m'arrive jamais de ces choses qui font dresser l'oreille aux gens, et comment pourraient-elles se produire au milieu de l'édification des cérémonies dont j'ai besoin et sous lesquelles je ne peux qu'avancer en rampant, pas mieux qu'un insecte. En revanche qui peut savoir ce qu'il y a en toi, tu as du courage ou du moins tu te l'imagines, risque donc, qu'as-tu à perdre, pour peu qu'on soit aux aguets, il arrive souvent qu'on se reconnaisse déjà dans le visage du domestique qui ouvre la porte.

Franz Kafka
Récits et fragments narratifs
Bibliothèque de la Pléiade
Traduction de Marthe Robert

Je me retrouvai dans le noir .

(...)

En proie à une légère inquiétude, je me demandais ce qui se passait, lorsque apparurent des rochers, parcourus d'un frémissement : ils se gonflaient comme la voile touchée par le vent marin et s'affaissaient ensuite comme par un temps de bonace. A quelques mètres de là, le ciel de l'aube, avec le saphir requis : d'un côté, il avait pris un aspect légèrement verdâtre, à la suite d'une réparation.

De derrière les roches surgirent, suscitant la curiosité générale, un homme corpulent et une femme replète, engoncée d'ailleurs dans la rétention d'un robuste bordage parsemé de verroterie.

Il y avait dans l'air un vieux chagrin.

Ils se mirent en effet à se reprocher leurs conduites respectives ; elle, par des trilles d'alouette et des yeux de vipère fanée. Lui, torve, grommelait des absurdités démesurées. Ils semblaient un peu timides au départ, certes ! mais ils ne tardèrent pas à s'enhardir.

Enorgueillis par les lumières couleur indigo, violette et jaune canari que les assistants électriciens projetaient sur eux, excités par la jalousie et l'admiration qu'ils suscitaient petit à petit chez tous les autres, restés si misérablement dans le noir, ils déglutissaient par moments, dans les pauses, la mince salive de leur « moi » magnifique.

Lui, d'ailleurs, était très justement fier d'un heaume doré et d'un cimenterre argenté aux tintements métalliques : comme de vaisselle dans l'évier.

Il portait un éblouissant costume d'amiral persan, avec aux pieds des brodequins en cuir chromé, richement ornés de bijoux de verre : il avait vaincu Sardanapale et ses redoutables alliés, Agamemnon et Pygmalion : il s'exprimait avec véhémence, par le truchement de septénaires oxytons et proparoxytons.

Les plus significatifs d'entre eux provoquaient de rudes étternuements chez quatre-vingt hommes-engins qu'un monsieur en frac tenait à la disposition de l'amiral.

La femme, du genre pharaonide, était, elle aussi, habillée d'une façon surpassant toute prévision.

Douze longs panaches, raides et ouverts en éventail, renforçaient d'une auréole dindonnesque le sanctuaire de sa coiffure.

Le diadème et les colliers lançaient d'hypnotisants papillotages, comme ceux des bastions de Gênes, mais avec d'autres tympanes. Gênes, que le serpent caresse.

Diadèmes, colliers, cernes bleus. L'habit rose brodé de superbes paillettes métalliques ; et la traîne, une balayeuse des rues.

Elle raconta tout de sa chevelure et nous fournit des éléments circonstanciés sur les principales péripéties de sa gorge ; mais sans négliger l'âme ; elle illustra les formes les plus typiques du verbe choir, le conjuguant au participe, à l'imparfait, au passé-simple et au plus-que-parfait ; elle proposa enfin quelques exemples de cette partie du discours que les grammairiens nomment interjections, en les choisissant, avec goût et à-propos, parmi les plus rares de notre littérature, à commencer par « A moi » et « hélas ! ».

Tout cela avec d'impeccables gutturations ; les dernières, les plus aiguës, étaient carrément l'i,i,i d'une porte méchamment rouillée, qu'un garnement farceur referme par saccades.

Quand la dernière vibration de la dernière fioriture s'éteignit dans le sépulcre de la nuit, une lueur d'espoir égaya nos cœurs charmés ; mais l'amiral, qui n'attendait que ça (ayant entre-temps repris son souffle), laissa éclater les plus truculentes vociférations.

Je restai abasourdi. Puis je m'expliquai la gravité de la circonstance, en regard de laquelle mes modestes soucis d'ingénieur électrotechnicien devaient nécessairement passer au second plan : la branlante succession au trône d'Egypte, à laquelle faisaient obstacle les aventures galantes de la reine Sémiramis, (...)

Carlo Emilio Gadda
Extrait de la nouvelle « Du théâtre »
in *La Madone des Philosophes*
Traduit par Jean-Paul Manganaro
Au Seuil

La rose se fait par son épine et non par la graine de son bouton.
Prenez une épine, enfoncez-vous-la dans le corps et vous
ferez éclore dans l'air des armées de rosiers qu'il vous
suffira de planter en terre pour leur donner de se
concrétiser.

Antonin Artaud
Cahiers du retour à Paris, déc. 1946 - janv. 1947

Oh oui, la joyeuse soirée ! Demain mon compagnon parlera à Mademoiselle Anne ; d'abord des banalités, naturellement, mais tout à coup, il lui dira : « Hier, en pleine nuit je me suis trouvé avec un homme comme tu n'en as certainement jamais rencontré. Il a l'air – comment te dire ? – il a l'air d'une perche qui se balance sur laquelle on aurait maladroitement embroché un crâne à la peau jaune et aux cheveux noirs. Il est revêtu d'une multitude de petits morceaux d'étoffe d'un jaune cru, qui le recouvraient hier complètement, car il n'y avait pas de vent et ils lui collaient au corps. Il marchait timidement à mon côté. Toi, ma petite Annette, qui sais si bien embrasser, je crois que tu aurais eu un peu peur ; mais moi, dont l'âme est toute dévorée d'amour pour toi, j'étais enchanté de sa présence. Il est peut-être malheureux et c'est la raison pour laquelle il reste à ne rien dire et pourtant on se sent à côté de lui dans une heureuse inquiétude, qui ne veut pas cesser. J'étais hier comme ployé par mon propre bonheur. Il me semblait, quand sa chétive poitrine se soulevait, que se soulevait la voûte rigide du ciel étoilé. L'horizon s'ouvrait et, sous des nuages enflammés, apparaissaient à l'infini des paysages semblables à ceux qui nous rendent heureux. Ciel, que je t'aime, Annette ! J'aime mieux un de tes baisers qu'un paysage. Ne parlons plus de lui et aimons-nous.

Franz Kafka
Récits et fragments narratifs
Bibliothèque de la Pléiade
Traduction de Marthe Robert
(Page 134-135)

Car plus violent
que l'eau me frappa le sauvage flot humain
à la poitrine, et de l'errement vint
la voix du pauvre peuple à mon oreille.
Et quand, tandis que dans la salle je me taisais
à minuit la révolte se lamentait
et se précipitait à travers la campagne et fatiguée de vivre
de sa propre main brisait sa propre maison
et les temples délaissés de dégoût,
quand les frères se fuyaient, et les amants
se dépassaient en se hâtant, et le père ne
reconnaissait pas le fils, et la parole des humains non plus,
et la loi humaine à la flamme
fondait, le signe frémissant me saisit,
c'était le dieu se séparant de mon peuple !
Je l'entendis, et vis en haut
les astres silencieux d'où il était venu.
Et j'allai le réconcilier. Encore nous eûmes
beaucoup de beaux jours. Encore cela parut
à la fin se rajeunir ; et s'écarta
en mémoire de l'âge d'or, du tout-confiant,
du matin clair et fort,
pour moi la redoutable humeur du peuple
et nous nouâmes de fermes et libres liens.
Pourtant souvent, quand la gratitude du peuple me couronnait,
quand toujours plus proche de moi, et de moi seul,
venait l'âme du peuple, cela me tombait dessus,
car où un pays doit mourir, là se choisit
l'esprit un encore en dernier, à travers qui
son chant du cygne la dernière vie, résonne.
Je pressentis bien cela, pourtant je le servis de bonne volonté.
C'est arrivé.

Friedrich Hölderlin
Empédocle sur l'Etna
Traduit par Danièle Huillet

(...)

si tu ne veux pas que, comme flammes qui volent,
les murailles du monde, en un instant dissoutes,
s'enfuient en tous les sens à travers le grand vide,
pour la même raison suivies par tout le reste,
et que sur nous, d'en haut, aillent crouler les temples
tonitruants du ciel, que soudain sous nos pieds
la terre se dérobe et, parmi les ruines
des choses et du ciel, fouillis de corps dissous,
elle passe en entier dans le vide sans fond
si bien qu'en un instant, de tout ce qui restait,
ne resterait plus rien qu'un espace désert
et, qu'on ne peut pas voir, des éléments premiers.
Il suffit en effet que tu aies décidé
qu'une partie quelconque est dépourvue de corps,
pour qu'en cette partie aussitôt s'ouvre aux choses
la porte (de la mort)^o, par où va s'engouffrer
en masse la matière en sa totalité.

Voilà ce que, conduit d'une chose à une autre,
tu n'auras pas de mal à posséder à fond ;
une chose, en effet, ira éclairer l'autre,
et plus jamais la nuit aveugle ne viendra
t'obscurcir le chemin, t'empêchant de bien voir
les composants derniers qui forment la nature :
au feu d'une autre, une chose s'éclaire.
(...)

Lucreèce
De la nature des choses (chant I)
Traduit du latin par Bernard Pautrat

n'est pas dit dans Coda

Mûrs, dans le feu ou ils cuisent, plongent
Les fruits, et par la terre éprouvés, une Loi voulant
Qu'en elle tout rentre, ainsi que les serpents,
Prophétique, rêvant sur
Les collines du ciel. Et il reste beaucoup,
Telle sur les épaules une charge
De bûches, à maintenir. Mais mauvais
Sont les chemins. Oui, rompant,
Comme les chevaux, vont, captifs,
Les éléments, les vieilles
Lois de la terre.
Et toujours dans l'étendue sans frein va un souhait. Mais beaucoup
A maintenir. Et la fidélité, nécessaire.
En avant, cependant, en arrière nous ne désirons point
Voir. Nous laisser berçer comme
Dans un vacillant canot de la mer.

Et de ce qu'on a aimé ? La lumière du soleil
Au sol nous la voyons, et la poussière sèche
Et l'ombre des forêts (...) et fleurir
Sur les toits la fumée, auprès de l'ancienne couronne
Des tours, paisible ; bienfaisants, oui,
Quand de sa repartie le Céleste
A l'âme déchiré, sont les signes du jour,
Car la neige, comme le muguet de mai
(...)

Friedrich Hölderlin
Poèmes
Mnemosyne
Traduit de l'allemand par André Du Bouchet
Mercure de France

Josette Lusson sera sauvée
Et Orcamonynoquor sera perdu (...)

Donc ce tête à tête
L'affaire d'Espalion d'abord,
La sinistre petite histoire d'Espalion.

Après ?
Mes 50 comas.
Après ?
Mes 3 ans de mise au secret et d'empoisonnement avec
cinq mois d'empoisonnements consécutifs.

Après ?
L'affaire du bateau.
Après ?
L'affaire de Dublin et la canne.

Après ?
La canne,
ce qu'elle trouvait
Elle trouvait que les choses ne sont pas ce qu'elles croient.
Je ne trouvais pas sous les flammes détonnantes, les détonnations et ébranlements, les
épouvantables répercussions de la force de la canne dans le vide, le vide de toutes parts
soulevé, soulevé, je ne trouvais pas seulement les hommes et les choses que je frappais si
immédiatement dans l'espace immédiat qui s'offrait à moi,
mais comme des débordements, des transvasements de tout cela.
L'homme frappait, se multipliait en corps
(...)
Car moi (...) j'ai fait une autre canne et j'en ai planté une autre en ce temps là à Jérusalem,
elle a en effet soulevé la terre, mais c'est contre elle en fin de compte que toute la terre
s'est soulevée,
parce que c'était une canne absolue vraiment.
et la canne de l'absolu,
et avec elle il n'y avait pas lieu et pas de risque que les choses se trompassent et se
défassent,
ce qui était demeurerait,

sans crainte de disparition,
sans apocalypse ou disparition ;
c'était une canne réelle vraiment,
qui ne faisait pas les choses avec de l'abstrait, mais du concret

Antonin Artaud
Œuvres Complètes
Tome XXVI
(Histoire vécue d'Artaud-Mômo
Tête à Tête)

Si je me décolore, ne t'étonne pas, car, quand je parlerai, tu verras tous ceux-ci se décolorer./
Mon regard suivait leurs figures,/ et les suivit /
où la distance l'empêcha d'aller plus avant./
Alors ma dame, qui me vit cesser de regarder en haut /
me dit "baisse ton regard, vois comme tu as tourné." /
si bien que je voyais au-delà de Gadès le passage fou d'Ulysse,/ et plus près le rivage/
brûlait/
pour prendre l'âme, en chair humaine ou peinture,/ Qu'il imagine ce que je vis alors/
qu'il garde l'image tant que je parle, quinze étoiles/
en divers points du ciel/
qui l'avivaient d'une telle clarté qu'elle dissipe toute épaisseur de l'air;/
qu'il imagine le char à qui l'espace de notre ciel suffit nuit et jour/
et qui ne s'efface pas devant son timon;/
qu'il imagine la bouche de ce cor qui commence à la pointe de l'axe/
autour de qui tourne la roue première, qu'il imagine que l'un ait ses rayons dans l'autre/
et qu'il tournent tous deux de telle manière, que l'un aille en avant , l'autre en arrière;/
alors il aura presque une ombre de la vraie constellation de la double danse/

Dante Alighieri
Le Paradis
Chants 27 et 13
Traduction de Jacqueline Risset
Edition Flammarion